

*Lauterfing Jules*

Je t'attendrai encore

Le coup de sifflet retentit. Des centaines de fantassins sortaient de la tranchée, la baïonnette au canon, hurlant à pleins poumons pour se donner suffisamment de courage. Alors que le jour n'était pas encore levé, je gravis à mon tour l'étroite échelle en bois qui séparait la tranchée du no man's land. La pluie torrentielle qui durait depuis quelques longues heures ne nous simplifiait pas la tâche. Ainsi, je courrais péniblement dans la boue du terrain ravagé par les tirs incessants de l'artillerie vers des ennemis que je ne pouvais pas encore apercevoir ni même entendre mais qui, je le savais, allaient causer de lourdes pertes à mon régiment.

Le vent glacial de février brûlait ma gorge - j'étais épuisé – le froid, l'humidité, la faim et la peur me rongeaient depuis des mois. Cette nuit, je n'avais pas fermé l'œil, moi et mes camarades savions qu'un assaut allait débiter à l'aube. Je m'arrêtai un instant pour reprendre mon souffle, je ne vis plus notre tranchée sans pour autant voir celle de nos adversaires. Rien à l'horizon, personne de censé n'aurait pu deviner qu'il y a peine deux mois se dressait ici un splendide verger, il ne reste plus rien à présent mis à part la silhouette fantomatique de certains rares arbres ayant survécu aux milliers d'obus qui tombaient inlassablement sur la plaine.

Après quelques secondes de répit, je repris péniblement ma course en luttant contre un terrible point de côté qui me forçait à ralentir mon allure. Bientôt, j'entendis des bribes d'ordre donné par un officier adverse entrecoupé des premiers échanges de tirs. Je pus parcourir une dizaine de mètres supplémentaires avant d'entendre les premiers tirs de mitrailleuses. Je me mis à genoux et pointai mon fusil, je ne voyais toujours pas la tranchée mais je devinais que je n'étais plus que à une trentaine de mètres en observant le feu qui jaillissait des fusils dans l'obscurité qui régnait sur le champ de bataille, je tirai en direction du jet de flamme produit par la rafale de la mitrailleuse. Ne sachant pas si mon tir avait touché sa cible, je me décalai de deux mètres vers la gauche, j'armai la culasse de mon arme et fit à nouveau feu. La mitrailleuse stoppa net sa salve dévastatrice, je profitai du moment pour tenter de me rapprocher encore. Dès lors que je fus debout, une seconde mitrailleuse fit feu. Avant que j'eus le temps de brandir mon fusil, je m'effondrai dans un trou d'obus qui se trouvait jusque alors derrière moi.

J'essayai de me redresser mais la douleur au ventre me l'en empêchai. Je tâtai d'abord ma blessure avec ma main droite puis fis un effort pour la regarder : deux balles avaient pénétrées mon estomac, je voulus voir si je perdais beaucoup de sang mais la crasse sur ma capote m'empêchai de le vérifier.

Les combats faisaient rage, l'orchestre des mitrailleuses, les percussions des obus et le cris des fantassins formaient une épouvantable symphonie qui apportait la mort et la désolation. C'est ce terrible concerto qui à emporté tant de mes camarades, c'est peut-être mon tour à présent ? Pourquoi ai-je si froid ? « Au Secours ! Je suis blessé ! » L'orchestre de feu assourdissait mon cri comme si la Mort ne voulait pas qu'on m'entende. Je ne peux pas mourir maintenant, j'ai promis à ma femme que je reviendrai pour Noël, ça fait un an que je ne l'ai pas vu, et mon fils, mon cher fils je suis parti au front deux semaines à peine avant le jour de sa naissance. Ce jour là nous avons attaqué un retranchement de nouvelles recrues ennemis destinés à renforcer l'effectif d'une tranchée plus à l'ouest, il n'étaient guère plus qu'une centaine, sans doute, la plupart étaient des jeunes hommes tout juste sortis d'école. Nous, nous étions cent cinquante, certains avaient des grenades. Nous les avons attaqués au crépuscule et les avons tous massacrés, eux en revanche n'avaient infligé presque aucune perte à notre compagnie. Les officiers vous diront que c'est une glorieuse victoire, moi je vous dirai que c'est un infâme massacre. Dès que le signal fut donné, moi et mes compagnons sortîmes de l'obscurité en fonçons vers la ferme où ils étaient stationnés. Après avoir rapidement éliminé les gardes, nous entrâmes dans la cour du bâtiment. Pendant que les grenadiers

faisaient exploser les retranchements en ne laissant aucune chance à leurs occupants, moi et les autres courrions vers ce qui servait de dortoirs. Nous pénétrâmes sans difficulté dans les bâtisses en bois, et tirions à vue sur les jeunes fantassins. J'entrai alors dans une petite pièce; là, un homme imberbe, les cheveux châtain, d'à peine vingt ans était couché sur une paille. La main levée à quelques centimètres d'un revolver, il stoppa son geste en me voyant entrer et me lança un regard terrifié. Je stoppai ma course et fixai le garçon dans les yeux, fusil braqué sur lui. Il tremblait, d'une voix tétanisée il me lança une courte phrase dans sa langue. Bien que je ne la compris pas, je devinai qu'il implorait pitié mais le lieutenant a été clair : « Pas de quartier, massacrez-les tous sans exception ! ». Je fondis sur lui et enfonçai ma baïonnette en plein dans son cœur, il poussa un gémissement en tenant avec force le canon de mon fusil avant de succomber. Ce fut ma première victime, depuis, dès que je ferme les yeux, c'est le visage de ce jeune homme que je vois. Ainsi, la première fois que je donnai la vie, je la fis aussi perdre à un innocent.

Il faisait de plus en plus froid, la pluie qui tombait sur ma plaie me piquait affreusement, pourquoi diable personne ne vient me chercher ? L'eau autour de moi perdait sa couleur de crasse pour une teinte rougeâtre, ma respiration s'accélérait dangereusement. Je tentai en vain d'appeler de l'aide, ma voix était faible et ne couvrait pas le redoutable bruit ambiant. Je sortis de ma veste la précieuse photo que ma tendre épouse m'avait envoyée, un portrait d'elle et de notre fils qui avait alors à peine dix mois. Je souris, mon enfant présentait les mêmes yeux noisette que ma femme, le nez, en revanche, il le tenait de son père. Sacré petit bonhomme ! Papa sera bientôt à la maison. Papa va s'en sortir. Papa t'aime, il t'aime fort...

Soudain, le bruit se stoppa, la pluie s'arrêta pour laisser passer des rayons de soleil qui chatouillaient d'une douce chaleur mes joues; même ma blessure me faisait moins mal. Je souris, j'étais sauvé, je reverrai mon épouse et mon fils, ma mère et mes sœurs ! Je relevai ma tête, là se tenait debout un homme d'une vingtaine d'année, imberbe, les cheveux châtain, il avait une marque rouge sur le torse. Il me regarda en souriant timidement, il me tendit la main.

---